

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Perdre son sexe, certes... mais pas le pouvoir
Ou Les métamorphoses de chopardier de Pierre Séguin

André Vanasse

Number 3, September 1976

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1358ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Vanasse, A. (1976). Review of [Perdre son sexe, certes... mais pas le pouvoir : ou *Les métamorphoses de chopardier* de Pierre Séguin]. *Lettres québécoises*, (3), 6-7.

perdre son sexe, certes... mais pas le pouvoir

ou

Les métamorphoses de chopardier de Pierre Séguin

par André Vanasse

Je ne sais si c'est à dessein que les éditions HMH (collection l'arbre) ont publié *Les métamorphoses du chopardier* de Pierre Séguin au tout début de l'été, mais il est indubitable qu'il s'agit d'un bon calcul, le roman étant tout à fait désigné en cette période estivale. On le lit le sourire aux lèvres en acceptant sans broncher les multiples invectives faites au lecteur dans le style de celle-ci:

À ce propos nous tenons à signaler aux littérateurs de bas étage, qui cachent leur manque d'imagination derrière cette assertion aussi usée que le cul d'un singe, selon laquelle tout a été dit et écrit depuis longtemps, que nous prouvons ici le contraire et ce, depuis la première ligne de cette passionnante histoire. En effet, qui a écrit avant nous que Joseph aimait entendre claquer ses souliers ferrés sur les pavés inégaux et bleutés de la vieille capitale? Personne, pas même le prolifique Mézigue. Qui avant nous a osé claironner à la face du monde ébaubi l'existence du chopardier? Qui avant nous a proclamé à nos concitoyens, qu'ils étaient tous ou presque des essexés? (p. 159)

Personne, bien sûr. D'autant plus que le roman allégorique de Pierre Séguin ne proclame pas que «nos» concitoyens sont des essexés mais que les Mériciens seuls (serait-ce un anagramme tronqué de «Amé-

rindiens» et/ou de «Américains»?) sont affectés par cette «terrible et dévastatrice épidémie de castration (qui) s'était abattue sur la Méricie (p. 11)».

Les métamorphoses de chopardier nous raconte donc l'histoire non pas triste mais étonnante de ce peuple castré. Qu'une population entière, ou presque, ait perdu ce membre si important ne va pas sans poser quelques petits problèmes. Mais qu'à cela ne tienne. Les Mériciens étant membres d'une société techniquement supérieure, on aura tôt fait (grâce à la science du professeur Malebranche) de remplacer le membre perdu par une prothèse qui, sans procurer le plaisir qui normalement en découle, pourra tout au moins permettre aux hommes de remplir convenablement leur fonction auprès du sexe... faible! De plus, comme toute société technocrate qui se respecte, c'est non seulement un type de prothèse mais différents modèles qui seront proposés à ces malheureux Mériciens. Ils auront donc le choix entre le doux Mercadet, le peu encombrant Chavel ou le robuste Vernouillet! Et si d'aventure l'un d'entre eux est assez riche et puissant, il pourra alors se permettre l'achat de l'incomparable T sexe («telescopic sexe») c'est-à-dire un sexe rétractable, donc peu encombrant pour la démarche de celui qui le porte.

Ceux qui s'imaginent, à la lecture de la description qui leur est faite,

que *Les métamorphoses du chopardier* est le récit d'une obsession sexuelle se trompent du tout au tout. En fait c'est beaucoup plus la valeur marchande de la fameuse prothèse T sexe et le statut social qu'elle confère à celui qui la possède (sa démarche naturelle l'atteste aux yeux de tous) que le plaisir à peu près nul qu'elle procure, qui motivent tous les citoyens de la Méricie à vouloir l'obtenir. La fonction sexuelle étant plus ou moins inexistante, c'est la lutte pour le pouvoir qui devient la principale préoccupation des Mériciens. Cela explique pourquoi le récit s'organise autour des tribulations de Joseph, directeur du Parc zoologique Belmont, lequel doit coûte que coûte préserver sa place obtenue non pas à cause de son intelligence ni de sa compétence mais bien plutôt à cause «de ses talents de courtisan». Il n'en éprouve d'ailleurs aucune honte puisque tous ceux qui détiennent des postes dans la fonction publique les ont acquis de la même façon.

Dès les premières pages, l'auteur nous donne le ton sur la situation politique des Mériciens. Dans la capitale de Loremont (anagramme possible de Montréal) tout se déroule selon les lois les plus strictes de la malhonnêteté, de la cruauté et du mépris le plus souverain du peuple. L'assemblée nationale où s'affrontent les députés de la majorité et ceux de l'opposition a remplacé, à la

grande joie des spectateurs, les anciennes joutes des gladiateurs. Spectacle doublement cruel puisqu'il touché autant les spectateurs que les parlementaires. Les premiers doivent, pour prendre place dans l'Aréna centrale traverser mille embûches dont la plus périlleuse est l'entrée construite en «goulot d'étranglement» dont les «murs, en fait d'ornements, étaient agrémentés de lances, piques, sagaies, pals, halberdes, javelots, javelines, épieux de tous genres, de manière si astucieuse qu'il fallait une chance insolente pour ne pas y venir s'y empaler (p. 29)». C'est dans cet entonnoir que la foule se presse et réussit (ou pas!) à pénétrer dans l'enceinte sacrée. Les députés pour leur part (ou les personnalités comme Joseph) ne sont pas soumis à cette humiliante bousculade. Ils ont droit à un coupe-file c'est-à-dire à «un solide gaillard muni d'une faux gigantesque qui (leur) (fraie) en un tour de main un passage à travers la masse grouillante (p. 28). Ce traitement de faveur est cependant payé de retour puisque tout député peut souffrir des sautes d'humeur du président lequel, comme c'est le cas de ce député particulièrement ennuyeux lors de cette assemblée, «lui avait sèchement coupé la parole en lui administrant un violent coup de mailloche sur le crâne, lequel sous le choc se sépara en deux parties égales (p. 33)».

C'est donc dans un climat de violence sans pareil que se déroule le récit de Pierre Séguin. Chacun des hauts gradés cherche par des combines constantes à préserver sa place au soleil. Et c'est là qu'intervient le fameux chopardier, animal mythique qui est supposé vivre sur les hauteurs inaccessibles du mont Whatwhat et que le ministre des Affaires zoologiques Siméon Lachance, supérieur de Joseph, a décidé d'aller recueillir afin de redorer son blason passablement terni depuis quelque temps. Il s'agit en fait d'une supercherie, le chopardier devant être remplacé par un singe mais dont la pseudo-capture attirera l'attention sur un ministère qualifié d'insignifiant.

Effectivement le vrai chopardier, «être» mystérieux qui change de

forme animale selon la personne qui le regarde, sera capturé et placé dans le zoo du Parc Belmont. Ce sera l'occasion rêvée pour Joseph de se mettre en valeur et de prendre à tout propos la vedette. Publicité, vente de macarons de toutes sortes, disparition puis réapparition, maladie puis mort du chopardier, chacun de ces événements a été plus ou moins prévu par Joseph. C'est grâce à cet incroyable animal que le directeur pourra négocier avec le pouvoir en place que ce soit avec Siméon Lachance ou avec l'Archevêque. Joseph, pendant la majeure partie du récit, détiendra les destinées du peuple méricien. Chaque dramatique événement qui touchera le chopardier recule invariablement le référendum prévu par le président et modifiera les jeux politiques en place.

Enfin *Les métamorphoses du chopardier* apparaît comme une violente diatribe contre le système social. Il s'agit d'une description impitoyable: tous les Mériciens sans exception n'agissent qu'en fonction de leur égoïste intérêt. Aucun n'échappe à cette règle surtout pas les personnages en vue comme Joseph et Siméon Lachance. Même Samuel Laliberté, ce vagabond en rupture de banc avec la société n'est pas exempt d'une certaine mesquinerie pas plus d'ailleurs que Sigismond le vieux bossu membre de la communauté des Troglésiens (la Troglésie était une province pauvre de la Méricie). À l'occasion, on souhaiterait (serait-ce une forme de projection?) qu'au moins les poètes soient épargnés. Il n'en est rien! Voilà pourquoi nous apprenons que Léon, grâce à la renommée que lui a procuré momentanément le chopardier, a signé «un avantageux contrat avec l'éditeur le plus réputé de la capitale et (a pris) le parti de déclamer ses poèmes dès qu'un journaliste faisait mine d'approcher (p. 156)». Même mesquin comportement de la part d'Albert Mézigue «le plus grand artiste jamais engendré sur le sol méricien». Lui aussi profite du chopardier pour mousser sa publicité. D'autre part par un jeu d'équilibre, si les poètes sont décrits comme de vils commerçants, les scientifiques, eux, sont classés dans la catégorie des in-

compétents notoires. Inutile de préciser que l'Archevêque n'est pas plus sincère que les autres. Il tentera, parce qu'il craint qu'on en vienne à confondre le chopardier avec un nouveau Christ, de marchander, d'abord par l'argent ensuite par les indulgences, la mort de cette satanée bête!

Le tableau est donc des plus sombres mais l'auteur, avec une mauvaise foi évidente et donc des plus drôles, tente de nous vanter les mérites et des uns et des autres. Nous avons droit à d'in vraisemblables louanges de Joseph dans la plus pure tradition méricienne. Cela donne en fin de compte une description amusante d'une société totalement corrompue et n'était-ce de cet étrange chopardier nous pourrions à juste titre nous poser quelques questions: se pourrait-il en effet, que la société des Mériciens soit un décalque de la nôtre? L'auteur nous répondrait tout de go que cette idée est tout à fait invraisemblable puisque le récit du chopardier et des Mériciens est une pure et gratuite invention. Ceux-là qui, par malheur, y verraient une quelconque analogie avec notre système social seraient des retors qui cherchent des puces là où il n'y en a pas!

À preuve, les membres de notre société sont-ils des castrés? Alors...